



KRESLEY COLE

Mafia
& Séduction

Le professionnel



POUR elle

LOVE ADDICTION

Kresley Cole

Diplômée d'un master d'anglais, ancienne athlète et coach sportif, elle s'est reconvertie dans l'écriture, où elle a pleinement trouvé sa voie et une tout autre forme de célébrité. Récompensée à deux reprises par le prestigieux RITA Award pour sa célèbre série de romance paranormale *Les ombres de la nuit*, elle est lue dans le monde entier. Vampires, Valkyries, loups-garous sont, entre autres, des créatures qu'elle aime à faire vivre dans ses histoires sombres et sensuelles, toujours pimentées d'une pointe d'humour.

Le professionnel

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Dans la collection Crépuscule

LES OMBRES DE LA NUIT

- 1 - Morsure secrète (n° 9215)
 - 2 - La Valkyrie sans cœur (n° 9314)
 - 3 - Charmes (n° 9390)
 - 4 - Âme damnée (n° 9554)
 - 5 - Amour démoniaque (n° 9615)
 - 6 - Le baiser du roi démon (n° 9714)
 - 7 - Le plaisir d'un prince (n° 9888)
 - 8 - Le démon des ténèbres (n° 10144)
 - 9 - La prophétie du guerrier (n° 10521)
 - 10 - Lothaire (n° 10709)
 - 11 - MacRieve (n° 10881)
 - 12 - Sombre convoitise (n° 11075)
 - 13 - Poison éternel (n° 11414)
- La Convoitée et L'Intouchable (n° 10228)

LES DACES

Le prince d'ombre (n° 11192)

Dans la collection Aventures et Passions

LES FRÈRES MACCARRICK

- 1 - Si tu oses (n° 10621)
- 2 - Si tu le désires (n° 10704)
- 3 - Si tu me déçois (n° 10791)

En semi-poche

CHRONIQUES DES ARCANES

- 1 - Princesse vénéneuse
- 2 - Le chevalier éternel

KRESLEY
COLE

MAFIA & SÉDUCTION – 1

Le professionnel

*Traduction de l'anglais (États-Unis)
par Sylvie Del Cotto*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées, retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original :
THE PROFESSIONAL

Éditeur original :
Gallery Books, a division of Simon & Schuster, Inc., New York

The Professional : Part 1 : Kresley Cole, 2013
The Professional : Part 2 : Kresley Cole, 2014
The Professional : Part 3 : Kresley Cole, 2014

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2017

*Ce livre est chaleureusement dédié
à Lauren McKenna,
mon éditrice hors pair.
Dix ans, trois genres, vingt-deux livres.
Je n'aurais jamais réussi sans vous.*

*« Si tu t'enfuis, je te rattraperai.
C'est mon métier. »*

Aleksandr Sevastyan,
dit « Le Sibérien »,
homme de main de la Bratva,
ancien boxeur professionnel

*« Je pars pour la Russie, sur un territoire dirigé
par des gangsters. Avec un homme de main
immoral plus brûlant que le soleil.
Qu'est-ce qui pourrait m'arriver de grave ? »*

Natalie Marie Porter,
étudiante en dernier cycle

PROLOGUE

De : NataliePorter@huskers.unl.edu
Envoyé le : Samedi 2h51 PM
À : caseworker03@russian-ancestry-DNA.com
Objet : Le suspense a assez duré...

Cher monsieur Zironoff,

Désolée de vous contacter de nouveau, mais j'étais tellement contente d'apprendre que vous aviez découvert une possible correspondance ADN le mois dernier. Ça fait six ans que je cherche mes parents biologiques, et j'aimerais beaucoup avoir de vos nouvelles, même si la piste n'a pas abouti. J'ai essayé de vous joindre par téléphone mais votre messagerie est pleine. Je n'ai pas les moyens de tout recommencer avec un autre détective. Pourriez-vous avoir la gentillesse de me répondre ?

Cordialement,

Natalie Porter

De : NataliePorter@huskers.unl.edu
Envoyé le : mercredi 1h14 AM
À : caseworker03@russian-ancestry-DNA.com
OBJET : RÉPONSE EXIGÉE !

Cher Monsieur Zironoff,

Je commence à m'inquiéter, alors merci de me répondre cette fois. Vous m'avez donné beaucoup d'espoir, j'ai cru que j'allais bientôt retrouver mes parents. Je peux vous envoyer mes dernières économies au besoin. Tout ce que vous voudrez.

Mais j'ai besoin que vous me répondiez.

Cordialement,

Natalie

Envoyé le : jeudi 1h15 AM
À : NataliePorter@huskers.unl.edu
OBJET : Message non délivré

L'adresse suivante a échoué : caseworker03@russian-ancestry-DNA.com
Boîte de réception PLEINE

1

— Problèmes avec sa mère. Infidèle compulsif. Aucun sens de l'humour. Éjaculateur précoce.

Dès qu'un garçon entrait dans le bar du campus, je partageais ma première impression avec mes copines éméchées.

J'avais le coup pour évaluer les mecs – j'étais une « manalyste » au quotidien. Mon secret ? Repérer la faille, et je mettais toujours dans le mille.

Autour de la table, les filles – plusieurs amies de ma colocataire et deux des miennes – me regardaient comme si j'étais un pitre, leur amuseur de foire. Avec moi, on buvait tout le temps à l'œil.

Après la semaine que je venais de passer, remplir mon ventre vide de sel, de tequila et de citron vert me faisait tourner la tête.

Jessica, ma meilleure amie, s'est penchée vers moi.

— Méfie-toi, à force de faire la difficile, tu vas emporter ta virginité dans la tombe. Comme une ver-rue, a-t-elle chuchoté.

Mieux que personne, elle savait que je ne la donnerais pas à n'importe qui – et pourquoi.

— Ça, c'est un coup bas, Jess, ai-je répondu posément.

L'une comme l'autre, il en fallait beaucoup pour nous froisser. Rien que pour ça, nous étions les colocataires idéales.

Sinon, nous étions le jour et la nuit. Elle, toute en jambes, le teint mat, des yeux bleus pétillants et des cheveux noirs courts, et moi, la petite avec une grosse poitrine et une longue chevelure rousse encadrant un visage au teint de porcelaine.

Accro au travail et aux études, je visais un doctorat d'histoire. Après des années de tâtonnements, Jess avait fini par emprunter la voie de son option du lycée – arts du loisir –, arguant que l'université était une « arnaque pour paumés ». Entre deux semestres, elle partait en voyage le lendemain dans les îles grecques, avec sa famille pleine aux as.

Une nouvelle tournée de tequila est arrivée, cette fois de la part d'un trio d'étudiants appartenant à une fraternité, installés à quelques tables de nous. Nous avons levé nos verres, puis nous avons consciencieusement léché, tapé et avalé. La tequila, pas les garçons.

Certaines femmes auraient vu en ces crétiens au charme superficiel des potes potentiels, voire d'amusants coups d'une nuit. Pour ma part, ce n'étaient que des promesses de migraines. Leurs phrases d'accroche faciles m'ennuyaient à mourir.

À ma décharge, je n'ai pas toujours été comme ça.

— Nat, on attend ton verdict sur les étudiants ! a crié notre copine Polly.

Originaire du Nebraska, elle avait le physique d'une fille de ferme venue de la campagne de Lincoln, à quelques kilomètres de celle de ma famille. Enfin, de notre ancienne ferme puisque ma mère l'avait vendue l'an dernier.

— Trop facile, ai-je bougonné, ayant déjà évalué le trio.

Le premier suivait les résultats sportifs à la télé tout en donnant des petits coups avec sa jambe. Le deuxième, une épave, était dans un état d'ébriété qui exaspérait même ses amis. Le troisième, habillé et coiffé

avec un soin frisant le fanatisme, ne cessait de vérifier son apparence dans le miroir derrière le comptoir.

— De gauche à droite, d'accord ? Joueur invétéré, sôûlard assidu et... comment dire ? Le troisième est mal monté.

J'ai soupiré. Eh oui, trop facile. Ça n'avait plus rien de drôle. Je me trouvais dans le bar de Lincoln où j'allais régulièrement, avec les mêmes personnes que d'habitude. Demain, je prenais mon service de bonne heure dans un restaurant, et plus tard dans un autre, et lundi j'avais des cours à donner et d'autres à prendre. Ces dernières semaines, je plafonnais à cinq heures de sommeil par nuit en moyenne. Qu'est-ce que je faisais ici ?

Je dormirai quand je serai morte, probablement.

— J'ai choisi ma proie de la soirée, a déclaré la belle Jess. Le Mal-monté est pour moi.

Fidèle à elle-même, elle en conquerrait un et rentrerait chez lui. De cette façon, elle pouvait partir dès qu'elle n'avait plus rien à en tirer.

— C'est le genre qui compense ses défauts de fabrication avec sa bouche. Croyez-en mon expérience, a-t-elle expliqué.

— Fais gaffe, ma belle, ai-je dit, ou tu vas te retrouver avec un admirateur de plus collé à toi comme un chewing-gum sous une semelle.

— C'est pas de ma faute si c'est le Triangle des Bermudes, s'est-elle défendue en indiquant son entre-jambe. Quand les hommes s'aventurent par ici, ils ont tendance à s'attarder.

Je me suis tapoté le menton.

— Tiens, j'ai cru que tu voulais dire que tu engloutissais tous les marins de passage.

Elle a pouffé de rire.

— Pas faux !

Maintenant, nous pouvions en rire, mais j'avais assisté aux suites de ses aventures : des cadeaux

désespérés, des appels téléphoniques dans la nuit, des garçons qui l'espionnaient et la suivaient...

À quoi bon toutes ces tragédies ? Toutes ces angoisses ? Fréquenter, aimer, coucher, on accordait trop d'importance à tout ça. Dès que j'essayais de l'expliquer à Jess, elle me répondait avec un sourire cachottier.

— Un jour, un homme t'éblouira. J'espère seulement être là pour voir ça.

Quand les rires se sont taris, Polly a indiqué la porte d'un geste vague.

— Et lui ?

— D'accord.

Expirant d'ennui – *mérite tes verres, la comique de service* – je me suis tournée vers l'entrée. Et là, j'ai découvert le type le plus manifestement infréquentable que je n'avais jamais vu.

Ses yeux, d'un vert doré pétillant, ressortaient sous ses épais cheveux noirs. Il les portait mi-longs, les pointes titillant son encolure. Son nez grec avait probablement été cassé, et une fine cicatrice courait en travers de ses lèvres. Un bagarreur ?

Pourtant, ça ne collait pas avec ses vêtements luxueux : un manteau noir et une chemise taillés sur mesure, un pantalon gris foncé, des chaussures et une ceinture en cuir noir. Avec Jess, j'en savais assez sur la mode pour reconnaître un tissu de qualité quand j'en voyais un. Sa tenue devait coûter plus cher que toute ma garde-robe.

Pendant qu'il commandait un verre au comptoir, j'ai noté ses bagues, trois à une main, une au pouce de l'autre main, et un tatouage peu commun qui ressortait de son col raide comme la justice. Son style était un mélange de privilégié et de loubard des rues.

Il était grand, élancé mais musclé, et faisait à peine trente ans même s'il avait le visage soucieux d'un homme plus âgé. Avec ses traits taillés à la serpe, il était d'une beauté brute sans être classique.

Une certaine lassitude émanait de lui, mais il semblait également en alerte constante. Bizarre. Mon analyste s'embrouillait. Ça ne collait pas !

Je sentais mes amies m'observer, mais j'étais à court de mots.

— Je... je ne reçois rien.

Était-il un fauteur de troubles, un riche play-boy ou bien les deux ? Je devinais aussi quelques touches européennes, ainsi que de vifs dangers sous-jacents.

Il m'évoquait un livre d'histoire rédigé dans une langue inconnue. Fascinant.

Jess m'a pincé la taille, reportant mon attention sur son sourire satisfait.

— Tu peux refermer la bouche, cochonne. (Sur un ton condescendant, elle a ajouté :) Bienvenue dans mon monde, celui où les premières rencontres se déroulent au ralenti et la chanson « Enfin toi » joue en boucle.

Ah, non merci ! Pas d'angoisses et de surmenage pour moi. Alors pourquoi mon regard s'était-il reporté sur lui ? Jess ne me laisserait pas tranquille sur ce coup-là.

— Pas facile, celui-là, hein ? Dans le genre croisement entre le boxeur et le top model. Il doit toutes les faire tomber comme des mouches. Mais avec l'attention que tu lui accordes, ça le rend rare et merveilleux, il est un peu comme la licorne du bar. Ça mérite une enquête approfondie, tu crois pas ?

Je pouvais toujours aller l'interroger, l'étudier, et classer l'affaire. J'étais assez ivre pour l'envisager.

— Tu penses que je devrais aller me présenter ?

Elle a hoché la tête.

— À moins que tu ne sois complètement cruche. Allez, fonce la tête haute, tu es mignonne à croquer ce soir.

Le style de Jess était *SEXY GLAM* ! Et le mien ? Plutôt « On me prend comme je suis ou on peut m'oublier ». Mais ce soir, je portais une jupe en daim qui épousait mes hanches et un joli haut rouge – l'un

des vêtements de Jess en avance sur la mode, coupé court. Pour une fois, mon soutien-gorge mettait ma poitrine en valeur.

J'avais mis cette tenue parce que mes vêtements habituels – jean et col roulé – se trouvaient dans la pile de linge sale qui débordait du panier. Je portais les bottes noires que Jess m'avait offertes pour lui montrer que j'appréciais son cadeau.

Je me suis levée, recoiffée et j'ai tiré sur ma jupe, invitant Jess à me donner une tape d'encouragement sur les fesses. En passant devant leur table, le mal-monté et le soûlard ont levé leur verre dans ma direction, stimulant ma confiance en moi.

J'étais à mi-chemin du Dur à cuire quand il a posé son regard sur moi. Son regard s'est enflammé, et la salle m'a immédiatement semblé plus petite, plus chaude. J'ai résisté à l'envie de m'éventer. Pour la première fois de ma vie, je me sentais légèrement... émoustillée.

Quand je me suis glissée à côté de lui, il s'est franchement tourné vers moi. De près, il était encore plus intimidant, encore plus séduisant. Plus grand aussi.

Ses yeux envoûtants avaient la couleur de l'ambre, ses iris étaient cernés de noir.

Tout en remarquant d'autres détails – cicatrices sur les phalanges, doigts tatoués sous les bagues, mâchoire carrée et joues fraîchement rasées – je percevais la chaleur qui émanait de sa carrure imposante. Puis j'ai senti son parfum pour la première fois.

Frais, masculin, entêtant.

Dis quelque chose, Nat. J'ai dû lever la tête pour le regarder.

— Euh, salut, je m'appelle Natalie.

Je lui ai tendu la main. Il l'a ignorée. D'accord... j'ai dégluti.

— Je peux vous offrir un verre ?

Avait-il commandé une vodka avec glace ? Il n'était pas du genre à boire du whisky soda.

Il a penché la tête pour m'observer – de la même manière que j'examinais les hommes. Sans un mot. Peut-être qu'il ne parlait pas anglais. Les étudiants étrangers étaient nombreux à fréquenter l'université locale.

— Boire ? ai-je dit en montrant son verre auquel il n'avait pas touché et mimant une gorgée.

Devant son air impassible, j'avais l'impression de parler à un mur. Le feu aux joues, j'ai marmonné.

— Bon, c'était sympa. On a bien discuté, mon pote.

Avec un sourire mortifié, j'ai tourné les talons... Une main rugueuse m'a prise par le coude, ses bagues froides rencontrant ma peau. Le contact était si électrique que j'en ai frissonné.

— Attendez, a-t-il dit.

Avais-je perçu une pointe d'accent ? Mon cœur a bondi dans ma poitrine. Il est peut-être... russe. Je me suis retournée avec un sourire sincère.

— Seriez-vous russe ? *Zdrav-stvooi-tee.*

Bonjour.

Il me tenait toujours par le coude. Comment sa main pouvait-elle être aussi chaude ? J'ai repoussé l'idée qu'elle se pose sur d'autres parties de mon corps, diffusant leur chaleur sur...

— Alors comme ça, vous parlez ma langue ?

Bingo ! Un Russe !

— Un peu, ai-je répondu avec ravissement. (Je pouvais lui poser des questions sur son pays, en apprendre plus sur ma terre natale !) J'ai pris deux ou trois cours.

Ou cinq. Ma maîtrise imposait la pratique courante d'une seconde langue vivante, et j'avais choisi le russe.

Son regard a erré dans la salle. Sur ses gardes, il semblait craindre qu'on le frappe à tout instant. Il a croisé mon regard.

— Parmi tous les hommes présents dans ce bar, c'est vers moi que vous êtes venue ? (Son anglais était très bon, malgré un fort accent.) Vous cherchez les ennuis ?

Avec une assurance forcée, j'ai répondu d'une voix taquine.

— Peut-être bien.

Ma voix était essoufflée – je n'avais pas repris ma respiration depuis qu'il avait posé la main sur moi.

— Et j'en ai, des ennuis ?

Il a baissé les yeux, surpris de me tenir toujours par le bras. Furieux, il m'a brusquement lâché le bras.

— Non, mon chou. Vous n'en avez pas.

L'air désabusé, il a pivoté sur lui-même et quitté le bar.

J'ai fixé la porte, en proie à la stupéfaction.

Qu'est-ce qui lui prenait ? J'avais bien senti que je l'intéressais !

Et pourtant, il avait réagi comme un vampire face à un fichu rayon de soleil.

2

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu l'as mordu ? Tu as froissé sa virilité ? Fais-moi sentir ton haleine. »

J'étais restée au bar le temps que les filles me taquinaient, parce que c'était mérité et que j'étais une chic fille. En général, j'essayais de ne pas me prendre au sérieux – après tout, je me qualifiais de « manalyste ». Ma devise : tourner en dérision tous ceux qui se la jouent.

Quelques verres plus tard, j'avais fait mes adieux et, titubante, je m'étais mise en route vers chez nous, à cinq rues de là.

Les étudiants étaient sortis en masse pour relâcher la pression avant les examens de fin de semestre. C'était une fraîche nuit d'automne dominée par la pleine lune. J'ai resserré les pans de ma veste sur moi. À l'approche de la moisson, l'odeur du maïs mûr embaumait l'air – pour une fille de la ferme comme moi, c'était une période excitante.

Mélancolique, j'ai suivi du regard un couple, main dans la main. Même si je n'avais aucune tolérance envers les hommes et les histoires de cœur dramatiques, je n'aurais pas dit non à un hiver dans les bras chauds de quelqu'un.

À quelqu'un qui remarque que j'ai les mains froides et qui les réchauffe entre les siennes.

Ne pense pas au Russe, ne pense pas...

Trop tard. Je m'imaginai mal traverser gaiement le campus avec un type dans son genre. Pourtant, il y avait un truc avec lui.

Je me suis soudain sentie observée. Me passant la main dans la nuque, j'ai jeté un œil autour de moi. Rien à signaler, hormis des étudiants envahissant les rues, entrant et sortant des bars bondés.

Probablement un effet de la tequila. Ou du stress, après cette semaine surchargée. En termes de sécurité, la seule menace du campus était sa morosité ambiante.

Rejetant mon malaise, j'ai pêché mon téléphone dans mon sac pour vérifier mes e-mails. Rien de Zironoff. Je commençais à croire que mon détective privé m'avait roulée. Ce ne serait pas le premier à m'arnaquer. Venais-je de gaspiller une année de pourboires avec cet enfoiré ?

Dans un e-mail, ma mère s'inquiétait que je travaille trop. Si jamais elle découvrait ma démarche, elle le prendrait personnellement, et nous n'avions pas besoin d'un nouveau sujet de conflit.

Arrivée devant chez moi, j'ai remonté l'allée qui serpentait dans notre jardin. Nous partagions un joli petit pavillon des années 1950, propriété des parents de Jess. Elle l'appelait le Baisodrome, parfaite indication de son niveau de maturité.

Je suis entrée et j'ai enlevé ma veste en me dirigeant vers la cuisine. Une boisson énergisante glacée, ma méthode secrète pour éviter la gueule de bois, m'attendait.

Quand un bruit m'est parvenu de l'avant de la maison, j'ai poussé un cri d'ivrogne.

— Jess, c'est toi ? Tu es déjà là ? Qu'est-ce que tu fais ?

Pour une fois, elle avait peut-être décidé de rentrer seule ? Nous allions pouvoir compatir l'une pour l'autre.

Faute de réponse, j'ai haussé les épaules. Le Baisodrome émettait plus de craquements et de grinements qu'un film porno.

J'ai refermé le frigo. La moitié de la porte était recouverte de photos sur papier glacé découpées dans les magazines de mode de Jess. Ma moitié était décorée de cartes postales. Elle les envoyait de toutes les destinations exotiques qu'elle visitait à chaque congé. Malgré les invitations répétées de sa famille et mes rêves de voyage, je travaillais constamment. Je n'avais jamais quitté le Midwest.

Je n'avais jamais vu la mer, encore moins la tour Eiffel.

Si on m'avait donné un dollar à chaque fois que je contemplais ces cartes en me promettant « un jour... », je n'aurais pas besoin de combiner trois boulots.

Après avoir avalé ma dose de boisson énergisante, je me suis dirigée vers ma chambre en nouant mes cheveux sur le dessus de ma tête avant de prendre un bain. Un instant plus tard, je m'adossais dans la baignoire entourée de vapeur quand, à travers mon état d'ébriété, j'étais frappée par une nouvelle déception.

Pour la première fois, j'avais abordé un homme. Mon premier râteau. Maintenant, j'avais des raisons de me demander comment les hommes faisaient pour continuer à draguer, malgré le risque d'être rejeté. J'ai repensé à tous ceux que j'avais repoussés : avais-je zigouillé leur audace et, indirectement, leurs charmes ?

Une question me taraudait : pourquoi ce Russe était furieux ? Et qu'est-ce qui, chez moi, l'avait rebuté à ce point ? Je n'étais pas une reine de beauté comme Jess, mais dès que je montrais un bout de sein, je suscitais un certain intérêt de la part des garçons.

Intriguée, j'ai passé les mains sur mes jambes. Elles étaient musclées par toutes les heures que je passais debout à servir dans les restaurants, tout comme mes bras qui portaient les plateaux.

Mes mains ont longé mes hanches. Je devais admettre qu'elles étaient larges mais j'avais la taille fine. Et mes seins ? Assez gros, ils rebondissaient sous l'eau, et les bouts de la couleur du corail pointaient à l'air libre.

J'avais affiché mes atouts ce soir, et ce Russe ne les avait même pas remarqués.

Si jamais je lui avais plu, qu'aurais-je ressenti quand ses mains brutales auraient malaxé ma poitrine ? À cette idée, j'ai été submergée par un tel désir que j'en restais hébétée. Mes tétons se sont durcis davantage. Quand le clapotis de l'eau les frôlait, mon souffle se coupait.

Je lui avais parlé moins de deux minutes, je l'avais vu à peine dix minutes et il me faisait autant d'effet ?

Qu'il aille au diable ! Il pouvait me dédaigner autant qu'il voulait, mais pas m'empêcher de fantasmer. Tout en me répétant *Va te faire foutre, le Russe*, j'ai glissé ma main entre mes cuisses en visualisant ses épaules larges, sa mâchoire carrée, sa bouche. Ses yeux dorés aux paupières mi-closes.

Même dans l'eau, je sentais mon sexe mouiller. Mon index a longé mes lèvres, les a écartées. Mon clitoris gonflé était ultra-sensible.

Soupirant de désir, j'ai commencé à me caresser par petits cercles. J'ai fermé les yeux, mes genoux se sont écartés pour se caler contre les parois de la baignoire. De ma main libre, j'ai pétri mes seins, passant le pouce sur mes tétons dressés.

J'ai hésité à aller chercher l'un de mes fidèles vibromasseurs sous mon lit. Mais tandis que j'imaginai le Russe couvrir ma poitrine de baisers tout en me dévorant de son regard de braise, j'ai décidé que je pouvais me passer de mon jouet.

Aucun homme ne s'était jamais aventuré entre mes cuisses mais j'imaginai sans peine la tête brune du Russe plonger à cet endroit pour me lécher. Après une nouvelle caresse, je me suis mise à onduler dans l'eau en haletant. Ses lèvres seraient fermes sur ma peau brûlante pendant qu'il me dévorerait fougueusement. Il me voudrait de plus en plus mouillée, et je me plierais à ses envies.

Dans ce fantasme, mon clito excité ne pulsait pas sous mon doigt mais sous sa langue avide.

Proche de l'orgasme, mon corps s'est crispé comme s'il se ramassait sur lui-même, comme une étoile sur le point d'exploser. De ma paume ouverte, j'ai caressé mes mamelons tendus, provoquant une nouvelle décharge exaltante. J'allais jouir, encore une ou deux autres caresses... Je me suis forcée à ouvrir les yeux pour regarder mon corps se tortiller, emporté par le plaisir. Du coin de l'œil, à travers la buée, j'ai cru voir le Russe...

Dans l'encadrement de la porte, il me couvait de son regard pénétrant.

Son torse large se soulevait, ses dents mordillaient sa lèvre.

Tendu comme s'il s'apprêtait à me sauter dessus.

J'ai plissé les yeux pour le distinguer à travers la vapeur. C'était sûrement le fruit de mon esprit embrouillé. Avais-je autant bu que ça ? Les orteils recourbés, j'étais toute proche de la jouissance. Alors que, dans mon imagination, je croisais son regard envoûtant, mon doigt a sournoisement décidé d'effleurer une dernière fois mon clito de cette manière qui me faisait frémir.

Il a expiré d'un coup sec, ses grandes mains s'ouvrant et se refermant en rythme. À son expression, il me menaçait de me sortir de l'eau pour me dévorer par petits bouts.

Il semblait si près, mais... il était *réellement* dans l'embrasure de ma salle de bains !

Le Russe était entré chez moi par effraction et m'épiait. Sale pervers !

Je me suis redressée d'un bond, prête à hurler mais il ne m'en a pas laissé le temps.

— Couvrez-vous, Natalie, a-t-il dit durement, sourcils froncés. Nous devons parler.

Il s'est éloigné en jurant en russe.

Me *couvrir* ? Parler ?

Les tueurs en série qui traquent les filles la nuit ne disent pas ça !

Déconcertée, je n'arrivais même pas à crier. Ma bouche remuait mais aucun mot n'en sortait. J'ai maladroitement enjambé la baignoire en attrapant une serviette que j'ai nouée autour de moi. Malgré la confusion, j'ai retenu mon souffle au moment où le tissu éponge a effleuré ma poitrine.

J'ai rapidement cherché une arme des yeux, saisi le couvercle du réservoir des toilettes, et l'ai porté sur mon épaule à la façon d'une batte de base-ball. En sécurité dans la salle de bains, j'ai crié :

— Je ne sais pas ce que vous faites chez moi, mais vous devez partir *tout de suite*. Sinon j'appelle les flics !

— C'est votre père qui m'envoie, a-t-il répondu depuis la chambre.

J'ai chancelé, mon arme de fortune glissant le long de mon épaule. D'après son accent russe – et la chronologie des événements – il devait s'agir de mon père biologique.

— Mon père est mort il y a six ans, ai-je tout de même rétorqué.

— Je ne parle pas de celui-là, vous le savez très bien. Sans réfléchir, j'ai demandé :

— Que savez-vous à son sujet ? Qui êtes-vous ? Pourquoi êtes-vous entré par effraction ?

— Entré par effraction ? a-t-il répété en soufflant de manière exaspérée. Vous gardez une clé sous un caillou en plastique. N'importe qui l'aurait trouvée, a-t-il ajouté sur le ton de la réprimande. Votre père est un homme très important – et riche. Il m'a désigné pour être votre nouveau garde du corps.

— Mon garde du corps ? Pourquoi en aurais-je besoin ?

— Tous ceux qui sont issus d'une famille dont la fortune dépasse les dix chiffres (j'ai étouffé un cri) ont besoin d'être protégés.

— Vous voulez dire qu'il est... milliardaire ?

Il se moquait de moi ? Ou alors c'était peut-être en roubles.

— Exact. Il s'appelle Pavel Kovalev. Il a découvert votre existence très récemment, par l'intermédiaire de votre détective privé.

Maintenant, je connaissais le nom de mon père.

Au départ, c'était ma curiosité malade qui m'avait poussée à chercher mes parents biologiques. Puis je m'étais dit que je la tenais peut-être d'eux.

Après cela, j'avais imaginé un couple d'une bonne quarantaine d'années, rempli d'interrogations à propos de cet enfant qu'ils avaient confié à un orphelinat russe vingt-quatre ans plus tôt. Cela m'avait incitée à prendre un emploi supplémentaire pour continuer à creuser cette piste. De cette façon, je ne cherchais pas seulement dans mon propre intérêt ; c'était aussi pour *leur* bien.

Mais à l'écouter, il ignorait mon existence. J'ai froncé les sourcils.

— Mon détective ? Zironoff ? Il n'a répondu ni à mes e-mails ni à mes appels téléphoniques.

— On lui a fait savoir que nous nous chargions personnellement de la suite.

— Ah.

Merci de m'avoir tenue au courant, abruti. Au moins, cette fois, je ne m'étais pas fait avoir. Non, j'avais même... atteint mon but.

Au bout de six années de recherches.

J'ai vacillé sous le coup du choc et des restes de tequila. J'ai replacé le couvercle du réservoir des toilettes avant qu'il ne me tombe sur la tête comme une enclume de dessin animé.

— Si vous êtes mon garde du corps, pourquoi m'avez-vous espionnée dans mon bain ?

Je me suis emparée de mon peignoir rose et l'ai prestement troqué contre ma serviette.

Silence absolu. Prise de panique, j'ai craint que cet homme – une nouvelle source de réponses qui ravivait

ma curiosité – ait disparu aussi rapidement qu’il était venu.

— Vous êtes là ?

En essayant d’oublier que mon peignoir était trop court – et qu’il m’avait surprise au mauvais moment – j’ai passé la tête dans la chambre ; aucun signe de lui. Je me suis avancée prudemment.

— Vous n’avez pas répondu à ma question. Hé, que faites-vous dans mon placard ?

Il est sorti de mon dressing.

— Où est votre valise ?

— Quel est le rapport ?

Je ne possédais pas de valise. En quittant le domicile familial, j’avais entassé mes affaires dans des paniers à linge et des cartons.

Son regard s’est attardé sur mon peignoir, puis sur certaines parties de mon anatomie. Se ressaisissant, il a empoigné mon sac d’étudiante, et déversé mes livres sur le sol. *L’histoire de la sexualité, Les limites d’Éros, Une épine dans la chair.*

— Eh, le Russe, qu’est-ce que vous fichez ?

S’il avait remarqué les titres – mon domaine d’études était l’histoire des femmes et du genre – il n’a pas paru troublé.

Il m’a lancé le sac vide que j’ai maladroitement rat-trapé.

— N’emportez que le strict nécessaire. Tout le reste vous sera fourni.

Ahurie, j’ai considéré mon sac et relevé les yeux.

— Je ne ferai rien tant que vous ne m’aurez pas dit où je suis supposée aller, et pourquoi ça ne peut pas attendre demain. Pour autant que je sache, vous pourriez être trafiquant d’esclaves !

— Et je m’y prendrais de cette façon, à votre avis ?

Il a expiré avec une sorte d’impatience mêlée de surprise, comme si personne n’avait osé le contrarier avant moi – comme s’il avait déjà joué ce scénario

à cent autres filles et que chacune avait docilement préparé ses bagages.

— Je m'appelle Aleksandr Sevastyan. Appelez-moi Sevastyan.

Sébastien avec un v, en quelque sorte.

— Je travaille pour votre père depuis toujours. Kovalev a hâte de vous rencontrer. Je ne l'avais jamais vu aussi impatient, a-t-il ajouté comme à lui-même.

— Qu'est-ce qui prouve que je suis sa fille ? Zironoff a pu se tromper.

— *Nyet*, a-t-il protesté de manière catégorique. Vous avez donné votre ADN. Kovalev avait déjà fait analyser le sien. Il n'y a pas d'erreur.

— Puisqu'il a tellement hâte de me rencontrer, pourquoi n'est-il pas venu en personne ? Pourquoi ne pas me téléphoner, tout simplement ?

— Je le répète, c'est un homme très important en Russie, et en ce moment, il est retenu par des affaires dont il est le seul à pouvoir s'occuper. Il me fait entièrement confiance.

Sevastyan s'est rapproché de la fenêtre, a jeté un œil entre les lamelles du store avec la même méfiance qu'au bar.

— Si vous préparez vos affaires et prenez l'avion avec moi, il vous rejoindra dans sa propriété des environs de Moscou dans moins de quatorze heures. C'est le souhait de votre père – et je l'exaucerai.

Ma manalyse était peut-être faussée, mais mon détecteur de mensonges n'avait rien à signaler. Contre toute attente, je commençais à le croire.

La réalité s'imposait peu à peu.

— Mais je travaille demain.

Sauf que je n'avais plus besoin de travailler autant si mes recherches avaient abouti.

— Et j'ai cours !

À peine avais-je terminé ma phrase que je me suis sentie idiote. Qu'est-ce que ce Russe tatoué et

dominateur pouvait comprendre à l'importance des études ? Il devait bien s'en moquer.

À ma surprise, il a dit :

— Vos études sont importantes pour vous. Nous le comprenons, mais votre père veut que vous partiez en Russie maintenant. Pas le mois prochain ni même la semaine prochaine. Vous partez ce soir.

— Il obtient toujours ce qu'il veut ?

— À tous les coups. (Il a vérifié l'heure à sa montre luxueuse.) Notre avion décolle dans une heure. Je vous expliquerai tout sur le chemin de l'aéroport.

L'aéroport ? Un avion ? Moi qui n'avais jamais pris l'avion, je pouvais atterrir en Russie dans moins d'une journée. *Ne pense pas aux cartes postales, ne pense pas...*

Même Jess n'était jamais allée en Russie !

J'ai redressé le dos.

— Mais pourquoi se presser ? Et grande nouvelle, je n'ai pas de passeport ! Comment vais-je entrer en Russie ?

— Je vais m'arranger, ce n'est pas un problème.

Sevastyan a éteint ma lampe de chevet, plongeant la chambre dans la pénombre.

— Je ne vois pas comment faire sans !

J'ai lancé un œil à ses tatouages, ses doigts marqués par des cicatrices et le doute m'a assailli. *Non, impossible...*

— Ça vous fait beaucoup de choses à assimiler d'un coup. Mais tout est différent pour vous maintenant, Natalie. Certaines règles... ne s'appliquent plus.

J'ai carré les épaules.

— Ça ne suffit...

— Je vais aller à l'essentiel, m'a-t-il interrompue. Je quitte cette maison dans cinq minutes. Vous pouvez venir avec moi habillée et votre bagage prêt, ou partir dans ce petit peignoir (son regard perçant m'a enveloppée, s'attardant sur mes seins tendus sous la soie) sur mon épaule. À vous de choisir.

Son ton et son attitude ne laissaient aucun doute sur ses intentions. M'enlever. Ce garde du corps d'un milliardaire en roubles allait accomplir sa mission, point final. J'ai tout de même osé poser une autre question.

— Comment se fait-il que vous n'avez pas mentionné ma mère ?

Quand il a plissé les yeux, j'ai de nouveau eu l'impression que peu de personnes avaient osé le défier.

— Quatre minutes.

J'ai croisé les bras sur ma poitrine.

— Je ne peux pas vous suivre comme ça, Sevastyan. J'ai besoin de réponses.

— Je promets de vous les fournir sur le chemin.

Pire scénario possible : si je n'appréciais pas ses explications, je pouvais lui échapper à l'aéroport et courir me réfugier dans les bras d'un agent de sécurité.

Sevastyan est venu se placer devant moi. La lumière tamisée adoucissait ses traits presque trop masculins. Sa mâchoire carrée et son nez droit légèrement dévié lui donnaient un air espiègle. Mais globalement, il était terriblement attirant, d'autant plus qu'il dégagait un sentiment de danger.

— Il va falloir me faire confiance, petite, a-t-il dit en me prenant délicatement par le menton.

À son contact, une vague de chaleur m'a donné le vertige. Je me suis rassurée en me disant que c'était dû à l'alcool, ou que la fatigue me rattrapait. Ou alors que c'était dû à l'orgasme avorté dans le bain.

— Vous savez que je n'ai pas l'intention de vous faire de mal, a-t-il murmuré. Sinon, j'aurais pu rester avec vous au bar, et vous emmener dans un petit coin tranquille. (Mon souffle s'est accéléré.) Vous seriez partie avec moi ?

Sans hésiter.

Il s'est penché pour ajouter à mon oreille.

— *Natalya*. Vous m'auriez suivi n'importe où.

— Euh... hmmm...

J'essayais toujours de me remettre de la sonorité de mon nom accentué de tonalités râpeuses quand j'ai senti son haleine chaude. Ses lèvres avaient effleuré mon oreille. Si son musc et sa chaleur me bouleversaient, son souffle sur ma peau faisait trembler mes jambes.

Impassible, il s'est redressé.

— Alors arrêtez de faire semblant d'hésiter.

— P... pardon ?

— Vous vous êtes décidée à l'instant où vous avez entendu les mots *Russie, père et avion*.

Il a pincé les lèvres, faisant blanchir sa fine cicatrice.

— Ce n'est pas vrai...

— Le temps est écoulé, mon chou.

Il s'est baissé pour passer un bras sous mes fesses, et m'a hissée sur son épaule comme un sac de pommes de terre.

3

— Posez-moi ! Vous n'avez pas le droit ! ai-je hurlé en me tortillant sur l'épaule de l'homme de Neandertal qui franchissait la porte de ma maison. L'air frais s'est engouffré sous mon peignoir, refroidissant des parties de mon intimité rarement exposées. Il a tenu mes fesses d'une main plus ferme.

— C'est pourtant ce que je suis en train de faire, a-t-il répondu avec naturel, la respiration régulière.

J'ai continué à me tordre dans tous les sens, même si c'était vain.

— Posez-moi, s'il vous plaît. Nous allons retourner à l'intérieur – *tu parles, je vais m'enfuir* – et je ferai ma valise, comme vous l'avez dit.

Trois passants descendaient le trottoir, des types massifs sans cou, habillés de blousons d'étudiants. Des joueurs de l'équipe de football américain de l'université ! Bouche bée, ils se sont arrêtés.

La tête à l'envers, le sang battait dans mes tempes. J'ai ouvert la bouche pour appeler à l'aide – puis j'ai hésité. Croyais-je Sevastyan ? Étais-je confrontée à un garde du corps autoritaire et arrogant ou me faisais-je kidnapper ? Si je criais, les bouledogues lui casseraient la figure, et ça ne m'aiderait pas à me rendre en Russie.

J'ai été privée de cette décision, tout comme de la précédente. Sevastyan s'est tourné face à eux en secouant

lentement la tête. Son expression a suffi à convaincre les armoires à glace de changer de direction.

Pendant qu'ils détalaien, je tambourinais le dos de Sevastyan avec mes poings. Stupéfaite, j'ai touché un holster. Il était armé ! À peine remise de cette révélation, il me déposait sans délicatesse sur le siège avant d'une élégante Mercedes.

Il a refermé la portière, j'ai saisi la poignée mais il avait déjà enclenché la sécurité à distance.

À travers la vitre de sa portière, il m'a lancé un regard d'avertissement. Il savait qu'il devait déverrouiller les portières pour monter en voiture, et que ce serait l'occasion de m'échapper. Un peu comme on débloque un niveau dans un jeu vidéo. Je n'avais plus qu'à synchroniser nos gestes, et faire preuve de bons réflexes...

Merde ! Il a ouvert sa portière, et enclenché le verrouillage automatique avant que je n'aie ouvert la mienne.

Son corps imposant s'est glissé dans l'habitacle.

— J'espère que vous aurez plus de chances la prochaine fois.

— C'est du kidnapping !

— Vous connaissez mes intentions. Je vous ai laissé du temps. (Il a démarré et a rejoint la route.) Comprenez-moi bien, Natalie, je fais exactement tout ce que je dis. Toujours.

Il a enchaîné les virages avec souplesse, comme s'il connaissait aussi bien cette ville que moi.

— Et là, je vous dis que je vous emmène auprès de votre père, en Russie.

— Comment pensez-vous me faire franchir les contrôles de sécurité de l'aéroport dans cette tenue ? (J'ai indiqué mon peignoir d'un geste vague.) Je n'ai même pas mon sac à main !

— Nous partons d'un aéroport privé. À l'atterrissage à Moscou, on vous apportera des vêtements neufs dans le jet.

Des nouveaux vêtements ? Un jet ? Sérieusement ?

Son regard s'est posé sur mes jambes, mes cuisses à moitié dénudées. Ce seul regard m'a fait rougir. Malgré moi, j'ai revu sa façon de me mater dans le bain.

Un prédateur affamé lorgnant sa proie.

Comme si j'étais déjà capturée, prête à être dégustée. J'ai frémi.

— Vous avez froid ? Vous avez l'air... glacée.

Glacée ? Parce que mes tétons pointaient ? D'accord, j'avais froid mais j'accusais aussi le contrecoup de ma tentative de masturbation. Être au bord de l'orgasme, plongée dans les méandres du plaisir...

En un sens, j'étais dans le même état en cet instant. Tendue, perdue, la peau picotant sous l'effet de sa proximité et de ses regards.

Comme je ne répondais pas, il a allumé le chauffage. L'air chaud a soufflé sur ma poitrine et ses pointes ultrasensibles. J'ai failli pousser un petit cri en sentant le siège se réchauffer sous mes fesses. Dans l'espace étroit de l'habitacle, son parfum enivrant m'est parvenu plus nettement.

Les stimulations s'enchaînaient. Avait-il remarqué que je frémissais ?

— Attachez votre ceinture, a-t-il ordonné au moment de nous engager sur l'autoroute, la voiture montant à cent trente km/h.

Son ton ne me plaisait pas du tout. Il me rappelait les ordres qu'on me donnait sans cesse quand je travaillais comme serveuse.

— Sinon quoi ? (J'ai plissé les yeux.) J'ai rêvé, ou vous m'avez appelée « mon chou » tout à l'heure ?

— Quand je vous dis de faire quelque chose, c'est dans votre intérêt d'obéir, *mon chou*.

Sans prévenir, il a tendu le bras devant moi et bouclé ma ceinture, frottant brutalement son avant-bras sur mes seins et m'enivrant de son parfum. Je me suis trémoussée sur le siège chaud, sidérée par son arrogance.

Je me suis rappelé la fois où j'avais été verbalisée pour ébriété sur la voie publique après un match de

football américain. Je m'étais exhortée intérieurement à me ressaisir, à recouvrer mes esprits afin de convaincre le policier d'annuler la lourde amende. *Arrête de glousser, Nat, et réponds au gentil agent ! Ne l'appelle pas « monsieur le lopicier », imbécile. Ne touche pas son badge tout brillant, ne... ça suffit, Nat !*

Je me sentais dans le même état : sous influence.

Sevastyan me perturbait d'une manière irrésistible. Je subissais une attirance déconcertante, une connexion inexplicable.

Et ça avait beau être une très mauvaise idée, je continuais à vouloir toucher son badge – d'une façon métaphorique, bien sûr.

Non, je devais me concentrer sur les informations que je voulais obtenir de sa part.

— Vous tenez toujours vos promesses, Sevastyan ?

— Envers vous et votre père seulement.

— Vous avez promis de me donner des réponses.

Il a serré le volant, ses bagues sexy creusant le cuir.

— Quand nous serons dans l'avion.

— Pourquoi pas maintenant ? J'ai besoin d'en savoir plus sur mes parents.

Sans daigner répondre, il contrôlait le rétroviseur, aux aguets.

Je me suis souvenue de sa façon de vérifier la rue à travers le store de ma chambre.

— D'où vient cette paranoïa ? Nous sommes à Lincoln, dans le Nebraska. Il ne s'est jamais rien passé de plus inquiétant que l'enlèvement d'une étudiante innocente, en peignoir, par un salopard russe.

Sur le compteur, la vitesse ne cessait de grimper.

— Est-ce que... nous sommes suivis ?

Nouveau coup d'œil dans le rétroviseur.

— Pas à cet instant précis.

— Ce qui sous-entend que nous l'avons été à un moment donné – ou que nous le serons plus tard ? (Ça dépassait l'entendement.) Suis-je en danger, d'une manière ou d'une autre ?

Mes questions à propos de mes parents s'évanouissaient à mesure que des menaces immédiates surgissaient.

— Un enlèvement contre rançon est toujours à craindre, a-t-il répondu de mauvais gré.

J'ai plissé les yeux.

— J'ai du mal à y croire. On dirait que vous évoquez un problème *chronique*, ou *théorique*. Pourtant, vous être entré chez moi par effraction et vous avez exigé que l'on parte dans les cinq minutes, ce qui évoque plutôt un problème concret et *pressant*. Alors que s'est-il passé entre le moment où je vous ai vu dans le bar et celui où vous êtes entré chez moi ?

Regard en biais.

— Je vois que vous êtes aussi maligne que votre père.

— Répondez-moi. Que s'est-il passé ?

— Kovalev m'a donné l'ordre de vous mettre dans l'avion. Donc c'est sans appel.

Une pensée m'a soudain traversé l'esprit.

— Depuis combien de temps êtes-vous mon garde du corps, Sevastyan ?

— Pas longtemps, a-t-il dit évasivement.

— C'est-à-dire ?

Il a haussé les épaules.

— Un peu plus d'un mois.

Et je ne m'étais rendu compte de rien.

— Vous m'avez suivie partout ? Depuis tout ce temps, vous m'observez ?

Un muscle de sa mâchoire s'est crispé.

— Je veillais sur vous.

Dans ce cas, il me connaissait mieux que je ne le pensais. Qu'est-ce qu'un homme comme lui pouvait penser de moi ? Il a quitté l'autoroute à une sortie obscure.

— Attendez ! ai-je crié. Où allons-nous ? Il n'y a pas d'aéroport par là. Même pas pour les sociétés privées.

— J'ai dû faire préparer un nouveau point de départ.

Nouveau ? Je m'étais promis de me réfugier dans les bras d'un agent de sécurité si ses réponses me déplaisaient. Je n'avais obtenu aucune réponse, et maintenant, je doutais sérieusement de trouver refuge auprès d'un quelconque agent.

Au bout de quelques kilomètres, il a bifurqué vers un chemin de terre qui coupait un champ de maïs en deux. Nous avons longuement roulé avant que j'aperçoive une clairière devant nous, et ce qui ressemblait à une piste de décollage pour les avions qui pulvérisaient les récoltes. À une extrémité, un jet attendait, ses faisceaux lumineux clignotant, ses moteurs diffusant de la chaleur dans l'air de la nuit.

Prêt à m'emmener en Russie. C'était... réel.

Sevastyan s'est garé non loin du jet, mais n'a pas ouvert sa portière.

— Je comprends votre inquiétude, a-t-il dit d'une voix radoucie. Je répondrai à toutes vos interrogations quand nous aurons décollé. Mais vous devez me croire, Natalie, vous ne regretterez pas de m'avoir suivi. Vous allez beaucoup aimer votre nouvelle vie.

— Nouvelle vie ? ai-je bafouillé. Qu'est-ce que vous racontez ? Il se trouve que j'aime ma vie actuelle.

— Vraiment, mon chou ? Vous l'avez cherché, a dit Sevastyan. Longuement. Quelque chose vous y poussait.

J'ai détourné le regard à défaut d'être en mesure de protester.

— Vous n'aurez plus jamais besoin de travailler, vous allez pouvoir acheter tout ce que vous voulez. Voyager dans le monde entier, visiter tous ces lieux que l'on voit sur les cartes postales qui sont accrochées sur votre réfrigérateur.

Mon rêve.

— Ça fait beaucoup de changements, et je n'aime pas prendre de décisions hâtives.

— Est-ce que ça vous rassurerait de savoir que Kovalev est un homme bon, et qu'il veut rattraper toutes les années perdues avec vous ?

— Si nos rôles étaient inversés, franchiriez-vous le pas ?

Il a hoché la tête sans hésiter. Comme je devais toujours ne pas avoir l'air convaincue, il a ajouté :

— Quand j'ai commencé à travailler pour l'organisation de Kovalev, j'étais certain que ma vie serait meilleure s'il en faisait partie. Je n'ai jamais regretté mon choix.

Contrarié, il a lancé :

— Restez là.

Il est descendu de voiture et a rejoint l'avion en quelques longues enjambées. Le pilote – un grand blond musclé en uniforme – l'a rejoint au pied de l'escalier. Ils ont échangé quelques mots avec animation, en faisant de grands gestes. J'ai saisi les rythmes de la langue russe, mais les vrombissements des moteurs m'empêchaient de comprendre leurs propos.

Par habitude, j'ai examiné l'homme et noté que sa ceinture usée était plus serrée d'un cran qu'à son habitude, et que ses chaussures étaient soigneusement cirées. Maladie récente ? Tendance dépressive ? Puis sur ses mains, les mêmes tatouages que sur les doigts de Sevastyan.

Ce détail a renforcé ma suspicion. J'avais suffisamment étudié tous les aspects de ma terre d'origine pour avoir quelques connaissances sur la *Russkaya Mafiya*, et notamment qu'ils appréciaient ce genre de tatouages.

Honnêtement, était-il possible qu'un milliardaire implanté dans cette région du monde ne soit pas lié au crime organisé d'une manière ou d'une autre ? Sans compter que Sevastyan m'avait enlevée avec l'intention de me faire entrer dans le pays sans passeport. Comment réussir ce tour de force sans glisser quelques pots-de-vin aux autorités ?

Avais-je travaillé dur, sacrifié tant et mené mille recherches pour finalement me lier à un gangster ?

Pendant que le pilote déchargeait sa colère, mes pensées affluaient.

Puis, sans un mot, Sevastyan a fait un pas menaçant ; le pilote a reculé en levant les mains.

En un seul pas, il avait effrayé ce pilote au physique massif. Peut-être que Sevastyan aurait pu affronter ces trois sportifs. Il était dangereux.

Et il voulait m'entraîner dans son monde.

Fie-toi à la logique, Nat. Si Kovalev était un mafieux, rien de bon ne pourrait naître d'un départ précipité en pleine nuit à destination de ma terre natale.

Me sentais-je en danger ? Peut-être. Avais-je suffisamment confiance en Sevastyan pour me sentir protégée ? Pas plus que je n'avais confiance en moi-même.

À ce moment-là, j'ai pris la décision de *décliner* la proposition de « nouvelle vie » qu'un homme étrange à l'autre bout du monde avait envisagée pour moi. Si Kovalev voulait me parler, il n'avait qu'à prendre le téléphone !

Et Sevastyan ? J'éprouvais toujours cette attirance stupéfiante envers lui, cette étrange connexion. Mais je devais l'ignorer.

J'ai profité qu'il était occupé pour entrouvrir ma portière et me faufiler à l'extérieur. J'ai resserré les pans de mon peignoir autour de moi tout en me rapprochant prudemment du champ de maïs. Naturellement, la nuit où j'avais besoin d'échapper à la mafia, la lune était aussi brillante qu'un projecteur. Au moins, le champ m'offrait une bonne couverture. À la veille des tornades, les tiges étaient hautes et denses, les feuilles développées.

J'y étais presque. Mon souffle formait des nuages de buée. Presque...

— Natalie, a hurlé Sevastyan, ne courez pas !

Je me suis élancée à toute vitesse, m'enfonçant entre les rangées de tiges.

4

Les feuilles de maïs me fouettaient le visage et s'accrochaient dans mes cheveux. Mes pieds nus frappaient la terre meuble.

Combien d'avance avais-je réussi à prendre ? Se rapprochait-il déjà de moi ?

— Arrêtez-vous, Natalie !

J'ai laissé un cri s'échapper. Mon Dieu, il était rapide ! Si avant je me faisais l'impression d'être une proie, maintenant j'en étais bel et bien une. Il me pourchassait, décidé à me capturer ! J'ai poussé plus fort sur mes jambes, accélérant ma course...

Je courais maintenant à un rythme effréné. Il s'est élancé vers moi et m'a saisie par la taille. Au dernier instant, il a pivoté sur lui-même pour parer à la chute tout en nous faisant retomber sur le dos, sur des épis de maïs.

— Salopard ! Lâchez-moi !

Je me suis débattue mais ça revenait à s'acharner sur un étau en acier.

Sans me laisser le temps de réagir, il m'a plaquée sur le dos, sur une couche de feuilles.

— Laissez-moi !

J'ai tambouriné son torse de mes poings.

Imposant et furieux, il a calé ses hanches entre mes jambes, immobilisant mes poignets d'une seule main.

— Ne m'échappez plus jamais.



11694

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
Par GRAFICA VENETA
le 4 décembre 2016.

Dépôt légal : décembre 2016.
EAN 9782290114520
OTP L21EPSN001721N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion